

JAMES MEEK
VERS CALAIS,
EN TEMPS ORDINAIRE
Traduit de l'anglais (Ecosse)
par David Fauquemberg.
Métailié, 464 pp., 13 €.



«Dame Bernardine a dit aux archers qu'elle était en route pour la joute d'Edington, mais que les hommes que son père avait chargés de veiller sur elle en chemin, ainsi que sa dame de compagnie, avaient déguerpi de peur que le fléau n'ait gagné le Wiltshire.»

FERNANDO PESSOA
JE NE SUIS PERSONNE.
UNE ANTHOLOGIE
Traduit par Michel
Chandeigne, Françoise Laye
et al. Christian Bourgois
«Satellites», 432 pp., 12 €.



«J'ai beaucoup rêvé. Je suis las d'avoir tant rêvé, mais non point de rêver. Rêver, voilà ce dont nul ne se lasse, car c'est oublier, et l'oubli ne nous pèse pas, c'est un sommeil dépourvu de songes, pendant lequel nous demeurons éveillés.»

Peter Buwalda, un père dans le brut L'auteur néerlandais envoie sur l'île de Sakhaline son héros qui a froid aux oreilles

Par **CLAIRE DEVARRIEUX**

Trump? Non, Tromp. Le malentendu figure dans *les Fils d'Otmar*, juste une fois, comme pour signaler discrètement qu'auteur, lecteurs et personnages appartiennent au même monde. Johannes, Johan ou Hans Tromp est un pont de Shell, envoyé à Sakhaline (Russie) diriger Sakhalin Energy après avoir connu une situation plus enviable au Nigeria. De son côté la mère de Ludwig, héros qui a froid aux oreilles, l'a toujours appelé «H» afin de ne pas prononcer le nom abhorré. H faisait son service militaire à Blerick, un bled de la province du Limbourg aux Pays-Bas (l'auteur, Peter Buwalda, est lui-même né à Blerick en 1971), lorsqu'il a séduit Ulrike et l'a abandonnée enceinte sans plus donner de nouvelles par la suite.

Les Fils d'Otmar commence sur cette question du père. Ludwig n'en a pas eu, et ça n'a jamais été un problème, bien que sa femme pense le contraire et le pousse à contacter son géniteur – c'est une donnée de leur couple, ils ne sont d'accord sur rien, et un axe du roman où les liens traditionnels sont mis à mal. *Bonita Avenue* (2013) faisait déjà implorer la famille. Ludwig, 34 ans, a eu un beau-père lorsque sa mère a épousé Otmar, et celui-ci s'est avéré un super père, veuf avec deux prodiges, une fille violoniste, deux ans de plus que Ludwig, et un fils pianiste, Dolf, un peu plus jeune. Pour résumer: «Il était le demi-frère d'enfants auxquels la télévision consacrait des documentaires entiers.»

Il est question de musique classique dans *les Fils d'Otmar* (plus que d'Otmar, qui meurt très vite). On croise même Martha Argerich et quelques autres. Dolf, fou, génial et célèbre, prétend avoir découvert des lettres de Beethoven et une partition inédite. Le seul lien de Ludwig avec la musique est son prénom, une idée d'Otmar. A l'origine il s'appelait lui aussi Dolf. Il déteste ce faux frère, et sa demi-sœur, bien qu'il lui doive, à elle, ses études et sa carrière – croit-il. Il ne voit plus sa mère. La seule personne qu'il aime est la fille de sa femme. Il est un beau-père à la hauteur, mais il va rater le spectacle de la petite. Le blizzard, à Sakhaline, empêche les avions de décoller.

«Qui dit Sakhaline dit Tchekhov [...]. Quelque part, ça fait pitié, une île plus grande que la Scandinavie condamnée à vivre sur les écrits d'un visiteur qui l'avait trouvée laide, infâme et désolée.» Nous nous trouvons sur la route de

l'aéroport d'Ioujno-Sakhalinsk, «un hangar à peine aménagé», cependant que Ludwig repense à son enfance et à Otmar. Il partage son taxi glacial avec un Texan éclatant de santé et de propreté, le genre d'homme à «sentir en permanence les draps gonflés par le vent». Le Texan travaille chez Shell, comme Ludwig dont le job est de déclencher des chocs sismiques. Apparemment, c'est comme ça qu'on mesure les nappes de pétrole. Il a été reçu par Tromp. Est-ce ou n'est-ce pas son père biologique? On comprend mieux pourquoi le livre a démarré sur la paternité.

La question est d'importance, mais se laisse oublier quand la trajectoire de Ludwig percute à l'aéroport celle d'une certaine Isabelle: elle a compté pour lui du temps qu'ils étaient en colocation. Ils étaient jeunes. Ludwig était tétanisé de timidité. A Sakhaline, avant que les routes

soient dégagées et les chambres d'hôtel libérées, ils vont devoir partager chastement le même lit. D'où une fantastique scène de bouchons d'oreille disparus et retrouvés pendant laquelle Ludwig songe à autrefois, à la bouteille d'absinthe d'Isabelle et à ses angoisses d'éjaculateur précoc. Selon le même principe – un paragraphe au présent, le suivant au passé – le point de vue d'Isabelle succède à celui de Ludwig. Son double thème, c'est la vengeance, et le pétrole, ses conséquences sur l'environnement, ses profits

nés de la corruption qui échappent aux populations. Elle est journaliste.

Sur la famille, elle est aussi radicale que Ludwig. Thaïlandaise adoptée par des bourgeois bataves, elle a tôt développé une théorie qui a peiné ses parents considérés comme des colons. Détestant son grand-père, un tyran domestique, elle s'est débrouillée pour le dénoncer au fisc. C'est une dure. Elle est à Sakhaline pour rencontrer Tromp. En route pour Korsakov, une ville au sud de l'île, elle se souvient de leurs ébats sadosochistes au Nigeria et des aveux qu'elle lui a extorqués. Le roman, construit comme une bombe à fragmentation, se termine sur le chapitre 75 après avoir démarré au numéro 111, comme la sonate n°32 de Beethoven opus 111, dont Dolf a retrouvé un morceau. La suite des *Fils d'Otmar* vient de paraître aux Pays-Bas. ◆

PETER BUWALDA LES FILS D'OTMAR
Traduit du néerlandais par Emmanuelle Tardif.
Actes Sud, 542 pp., 25 € (ebook: 18,99 €).

«Il y a eu des actes de résistance, par exemple l'attaque de la maison des Croix fléchées par des gens déguisés en policiers, et certains juifs ont réussi à s'enfuir.»

histoire, de tous ces petits faits qui peuvent passer à la trappe dans les livres d'histoire. Je ne voulais pas écrire un roman historique mais raconter une succession de faits du quotidien.

Votre héros, Renner, est-il inspiré d'un personnage réel?

Oui. Au cours de mes recherches, j'ai découvert que, dans mon cercle d'amis, certains avaient partie liée avec des Croix fléchées. J'avais un ami plus âgé qui m'a donné des informations. Il était juif et faisait partie de la famille de la maîtresse de celui qui a inspiré Renner. Je n'ai pas rencontré de témoins directs mais un réseau de gens qui avaient connu des témoins directs.

Qui était le vrai Renner?

Dans les années 60, on a inculpé ce chef d'entreprise pour sa participation aux Croix fléchées. Il a été traîné devant un tribunal et il a fait de la prison. Cela a été une période difficile pour lui. Sa fille en avait une piètre opinion, il a essayé de lui faire comprendre que s'il n'avait pas collaboré, elle serait sans doute morte.

Au fond de vous, que pensez-vous de cet homme?

J'en ai fait mon personnage principal car j'ai été frappé par le parallèle avec ma propre histoire. C'était un homme plein de contradictions, tellement libre qu'il provoquait le monde autour de lui, surtout à une époque où la liberté n'est pas la valeur principale. On peut le juger pour plein de choses mais il a essayé de garder ses principes. Pour lui, la valeur supérieure, c'était la liberté. Ce roman porte d'abord sur la défense de la liberté.

Les scènes de torture à caractère sexuel sont véridiques?

J'en ai trouvé la trace de certaines dans les archives. Et quand j'étais petit, dans les années 60, j'ai passé des vacances dans un camp pour jeunes, vingt ans à peine après la Seconde Guerre mondiale, et les enfants parlaient entre eux de détails entendus à la maison. L'un d'eux racontait que pendant la guerre on pénétrait les femmes à la matraque, ça m'a marqué.

Ce qui est fou, c'est que les victimes ne se rebellaient pas...

Il y a eu des actes de résistance, par exemple l'attaque de la maison des Croix fléchées par des gens déguisés en policiers, et certains juifs ont réussi à s'enfuir, c'est pour ça que les miliciens ont fini par les attacher entre eux avec de la ficelle quand ils les conduisaient au Danube... Les gens étaient souvent trop terrifiés pour se rebeller. Il ne faut pas oublier que l'espoir meurt en dernier. Chaque fois, ils pensaient qu'un événement allait les sauver in extremis, ce qui est arrivé d'ailleurs. Parfois ils essayaient de sauter au dernier moment dans la fosse commune pour éviter la balle qui les y précipiterait.

Peut-on sortir indemne de l'écriture d'un tel livre?

Non, c'est difficile, surtout quand je vois ce qui se passe dans le monde, cela m'affecte beaucoup.

Ces horreurs pourraient se reproduire?

Elles ne pourraient pas, elles peuvent! Dans un monde où de telles choses peuvent se produire, comment peut-on se détourner de l'actualité?

Qu'est-ce qui vous fait le plus peur?

Le parallèle avec les années 30: les communistes d'un côté, les nazis de l'autre, et les centristes ou sociaux-démocrates qui perdent pied. Trump n'est pas le seul à être parti en guerre contre le «wokisme», Poutine aussi, c'est comme s'ils s'étaient liés pour empêcher l'Europe d'avoir sa propre destinée. ◆

GÁBOR ZOLTÁN
L'IVRESSE DE LA VIOLENCE
Traduit du hongrois par Thomas Sulmon. Belfond, 368 pp., 23 € (ebook: 15,99 €).

Gábor Zoltán
à Paris, le
16 décembre.
PHOTO REMY
ARTIGES